

# La jalousie : une passion inavouable

**Author :** Giulia Sissa

**Categories :** [Art & Société](#)

**Date :** 3 avril 2015

*L'historienne et philosophe Giulia Sissa, chercheur au CNRS et professeur à UCLA (Los Angeles), vient de publier [La jalousie. Une passion inavouable](#) chez Odile Jacob. Elle répond dans iPhilo aux questions d'Alexis Feertchak sur cette passion honnie devenue véritable tabou.*

## **iPhilo : La jalousie est-elle aujourd'hui devenue un tabou ?**

**Giulia Sissa :** Oui, et c'est une longue histoire !

La jalousie fait l'objet d'un blâme aussi créatif qu'obstiné. Tout en reconnaissant que « la jalousie s'éveille avec l'amour » (Rousseau), que *amorusus semper est timorusus* (André le Chapelain), que la jalousie est raisonnable (Thomas d'Aquin, Thomas Hobbes, La Rochefoucauld), le discours philosophique a trouvé bien des arguments pour avilir et tancer cette passion.

Ce que j'ai tâché de faire, c'est retracer une histoire « en tableaux » de l'amour et, par conséquent, de la jalousie. Le fil conducteur en est l'interdit de dire sa jalousie : l'inavouable. Cet interdit se trouve au cœur des discours sur l'amour jaloux. C'est une véritable intimidation culturelle, un chantage moral et esthétique. Honte aux jaloux ! Honte aux jalouses ! « Les amants délicats craignent de l'avouer ». Je me suis donc livrée à un travail de marqueterie intertextuelle et d'histoire intellectuelle, mais je prends parti à la première personne. Je réponds que s'il y a une chose dont il faudrait rougir, ce serait non pas la jalousie, mais la honte d'avouer, précisément. Je plaide pour une parole confiante. Dire, non pas pour se soulager, mais plutôt pour parler à un(e) autre. Je défends l'aveu, comme acte de parole illocutoire et perlocutoire, si vous voulez. Cela permet de se situer honnêtement, de s'ouvrir à la reconnaissance de la part d'autrui et d'avancer. Les acrobaties de ceux et de celles qui s'acharnent à nier et à dénier leurs émotions, alors que, le plus souvent, tout le monde voit très bien ce qui se passe : voilà qui est ridicule, pathétique, velléitaire. Je me range ainsi avec les connaisseurs de la jalousie (Freud, Thomas Hobbes, Thomas d'Aquin, Aristote et, surtout, les écrivains et les poètes, Ovide, Shakespeare, Stendhal et Proust, en tête), contre les censeurs qui, depuis les Stoïciens jusqu'aux démarcheurs de « sécurité », de bonheur moléculaire et de développement personnel, puisent au fond de commerce d'un sens commun, bâti sur le refoulement.

Si vous me permettez une parodie des catalogues, décalogues et quatre vérités qui prétendent à la complétude oraculaire, je vous dirais qu'il y a huit malentendus perniciose sur la jalousie. Les

voici. La jalousie serait la même chose que l'envie : faux ! L'envie est le souhait de priver autrui d'un bien ; la jalousie est plutôt la crainte de perdre un bien auquel nous sommes attachés. La jalousie serait une forme de possession abusive de l'autre, comme si c'était une chose : faux ! On n'a pas envie de s'approprier un objet objectifié, mais de captiver le désir d'une personne hyper-personnifiée. Sartre a mille fois raison contre Beauvoir. La jalousie serait un excès d'amour propre : faux ! Il y a bien entendu une blessure narcissique, mais cela est, comme l'affirmait Freud, normal. La jalousie serait un symptôme d'insécurité : faux ! Le portrait de la personne parfaitement « sécurisée » (anglicisme ahurissant), immunisée contre la jalousie anxieuse, est un mirage. La jalousie serait une suspicion permanente, qui trahit un manque de confiance : faux ! On devient jaloux, on est rendu jaloux, on perd confiance. Cela se passe dans nos vies sentimentales trépidantes, et dans nos cultures érotiques complexes. La jalousie serait une maladie de l'imagination : faux ! Les jaloux sont, le plus souvent, réalistes. La jalousie serait un vice de caractère, hérité de l'enfance : faux ! Nous avons tous des parents, mais nous sommes parfois amenés à découvrir « l'étreinte de la douleur », lorsqu'un événement fait irruption dans notre vie amoureuse d'adultes. Plus on faisait confiance, plus on tombe de haut, plus on souffre.

Et, comble de bêtise : la jalousie ne sert à rien ! Il y a quelques jours, un psychiatre émérite gloussait à la radio canadienne que la jalousie (ou la « jalousette ») ne sert strictement à rien. Un darwinien lui répondrait que, tout au contraire, la jalousie a une fonction évolutive essentielle. J'aime mieux convenir que, bien sûr, la jalousie est inutile. Elle est aussi inutile que l'amour. On n'a qu'à s'en passer. Merci, Docteur!

**iPhilo : Dans *Claudine en ménage*, Colette écrit : « Il n'y a pas un de vos sourires, égarés vers une autre femme, qui n'ait suscité au fond de moi la plus ordinaire envie de tuer ». Jalousie et désir ont partie liée. Rapetisser la première, est-ce mettre en danger le second ?**

**GS :** Oui, si l'on dénigre la jalousie, on désavoue le désir, entendu non pas comme une érection nocturne, une démangeaison hormonale ou une pulsion violente, mais comme un mouvement d'amour érotique. Entre sexe et oblativité, entre plans-cul et romances : place à Éros ! Je parle de cet amour-là : charnel, sensuel et affectueux. Que peut-on en dire ?

Tout d'abord, l'amour est le contraire du « n'importe quoi ». C'est du « pas n'importe quoi ». L'amour est le contraire de l'indifférence. C'est une préférence. Une préférence, dont nous savons qu'elle est personnelle, arbitraire, absurde et même ridicule. Cela s'enclenche à cause de toutes petites choses : des détails, des traits distinctifs qui ont affaire au corps, mais surtout aux manières d'être et de faire. Je pourrais vous citer Platon, Ovide, Stendhal ou Jacques Lacan, à ce propos, mais je préfère les Beatles : « *Something in the way she moves...* » Tout est dit. Ensuite, l'amour est « attention profonde » (Stendhal), souci extrême de l'autre. C'est le contraire de la nonchalance. On s'occupe/préoccupe de l'autre. On se fait du souci. Souci de l'autre ; souci pour l'autre. Dans ce mouvement, qui n'est pas oblatif (*pace* Jean-Luc Marion), l'amour est aussi désir, non pas de l'autre, mais du désir de l'autre, dans la réciprocité et au singulier. On tient à

quelqu'un – à ce que cette autre personne, sujet de son désir, nous désire, *nous*. On y tient dans l'intensité et dans l'inquiétude. M'aime-t-il ? M'aime-t-elle ? Enfin, l'amour est affect. On est affecté par une présence et par les effets du simple être-là -- dans la même pièce, dans ce paysage, dans le monde -- de cette personne qui nous fait ressentir quelque chose, qui n'est pas quelconque.

Donc pourquoi faudrait-il devenir, tout à coup, raisonnable, objectif, indifférent, nonchalant ? Comment pourrait-on être, soudainement, non affecté ? Et cela, au moment où cette non-indifférence, cette préférence, ce « pas-n'importe-quoi », ce désir intense du désir d'autrui se dérobe, et cela au profit d'un(e) autre que nous ? Vous êtes délogée, détrônée, congédiée – et l'on s'attend à ce que cela vous soit égal ? Maintenant ? Si on voulait que fussiez impassible, irénique et complaisante, il fallait y penser quand on vous disait que vous étiez une force de la nature, quand on vous appelait dix fois par jour, quand on vous jurait que vous étiez unique. Hier, on se serait vexé que vous envoyassiez promener tous ces beaux discours. On s'attendait à ce que cela fût significatif, à savoir spécial, superlatif, irremplaçable. On espérait que cela vous fît plaisir et que vous jouassiez le jeu. Du jour au lendemain, on s'attend à ce que vous ne fassiez pas d'histoires : vous voilà bonne pour le tri sélectif.

Si débrayer est impossible, si la souffrance est là – soudaine, réelle, lancinante –, il faut choisir, tout d'abord, entre dénier ce qui se passe, ou bien l'admettre. Ce qui est carrément absurde, c'est de s'évertuer à se persuader que ce n'est rien. Car cela voudrait dire que l'amour n'est rien. La jalousie est là. Certes, la douleur de la jalousie passe. Certes, l'on peut mettre un terme à la relation amoureuse qui fait souffrir. Certes, on peut pardonner, et recommencer. Mais la jalousie aura été là.

Colette est magnifique. Elle s'inscrit dans la tradition de Sappho. Pareil à un dieu me paraît celui qui assis devant toi, t'écoute parler. Je suis plus verte que l'herbe. Elle ne fait pas sa Mirzoza : fantasmer que l'on est la favorite du sérail (*Les Bijoux indiscrets* de Diderot), ou comme Simone de Beauvoir et les femmes qui se flattent de former des couples impénétrables et nécessaires, donc de s'écraser devant l'infidélité systématique de « leurs » hommes, avec des tierces personnes forcément insignifiantes.

**iPhilo : Vous expliquez que, dans la tragédie grecque, la jalousie n'a rien d'honteux, qu'elle est un moyen de formaliser un désir de réciprocité. Les dieux grecs étaient très jaloux en effet. Diriez-vous que le refus de la jalousie illustre aussi un refus radical du tragique dans nos sociétés désenchantées ?**

**GS :** Je dirais, pour commencer, que la jalousie représente la vérité inconfortable de l'amour. Car l'amour n'est pas de tout repos. Sa vocation à la singularité dérange les libertins. Il a le pouvoir de nous exalter (quand on nous préfère), mais aussi de nous humilier (quand la préférence se déplace). La volatilité du désir d'autrui nous trouble. Le plaisir de l'un peut devenir le déplaisir de

l'autre. Bref : en amour, le tragique est toujours aux aguets. Se dire jalouse/jaloux signifie s'autoriser à reconnaître tout cela, non pas parce que nous serions paranoïaques, mais, le plus souvent, parce que nous sommes jetés dans une situation actuelle, à cause d'un événement qui nous fait éprouver, physiquement, affectivement et intellectuellement, l'expérience du négatif. Un poignard se retourne dans le cœur ; une coulée de plomb fondu se répand dans la poitrine (Stendhal) ; une « vague glaciale et sèche » nous envahit (Catherine Millet), bref : nous connaissons « l'étreinte de la douleur » (Proust). On aime un/e autre à notre place. Cela fait mal, très mal. La tentation est donc celle de tourner tout cela en ridicule : faites entrer le mari cocu, l'épouse criarde, la maîtresse espionne et autres caricatures d'une jalousie de vaudeville, aussi ancienne qu'Aristophane. Et vive la cruauté ! Mais si l'on ne trouve pas cela drôle, chez les autres ou dans sa propre vie, alors l'on se replace en terrain tragique. C'est-à-dire que l'on prend au sérieux la souffrance – et on la respecte – au lieu de s'en gausser. On reconnaît la douleur, au lieu de la masquer. Accepter le tragique signifie pratiquer l'intelligence de l'amour. Éros peut nous faire jouir, mais aussi pâtir. L'objet de notre désir est tout d'abord le sujet, libre et volatile, de son désir à elle, à lui. La jalousie, c'est la conscience de cette contingence fondamentale : la liberté de l'autre. Conscience douloureuse, pour la simple raison que le désir cette personne particulière nous tient tellement à cœur.

Le modèle à l'antique me paraît fort suggestif. Les femmes antiques exigeaient leur dû, écrivait Jacques Lacan, en 1960. C'est une intuition lumineuse, qui va à l'encontre de toute une tradition d'études contemporaines, qui s'enfoncent toujours davantage dans les mêmes ornières : les femmes seraient les victimes de représentations stéréotypées, de domination et d'exclusion. J'ai pas mal travaillé dans cette direction, mais, en ce moment, je réfléchis plutôt sur les pouvoirs des femmes grecques. Pour les poètes, elles étaient capables de s'insurger, dans la colère érotique. Lorsqu'un homme prend ses aises et « accommode sa flamme au bien de ses affaires », comme le dira Jason dans la *Médée* de Corneille, voilà que sa femme refuse de sombrer dans une anesthésie stupide, de se conduire comme une esclave et de se laisser couvrir de boue. C'est ainsi qu'Aristote parle de la colère, une passion noble. Devant une insulte – et l'ingratitude amoureuse en est une – il faut se fâcher. Il y va de la dignité. Cela s'applique aux jalouses de la tragédie grecque, avant que les Stoïciens ne radicalisent la condamnation des passions et, par conséquent, leur représentation théâtrale. La *Médée* de Sénèque (qui tance la colère dans son *De Ira*) est un *monstrum* impardonnable.

Vous faites allusion au désenchantement qui nous empêche d'apprécier la pensée tragique, aujourd'hui. Et vous avez raison. Je vois deux types de désillusion normative, sur l'amour. Le premier est politique. Cela a commencé avec les Lumières. Sur un registre ironique, chez Diderot (la jalousie est l'extension d'un droit de propriété à une être sentant, pensant et libre) ; dans le plus grand sérieux, chez Rousseau (la jalousie s'éveille avec l'amour, lorsque l'appropriation de terres et des femmes marque la sortie de l'état de nature) ; comme impératif catégorique, chez Kant (le contrat de mariage régularise l'usage réciproque des organes sexuels, en créant ainsi un droit de propriété sur le conjoint) ; comme matérialisme historique, chez Marx (propriété privée et mariage monogamique vont ensemble), la pensée philosophique varie sur un même thème.

L'amour relève de la possession. La jalousie, c'est un abus de pouvoir qui confond personnes et choses. Avec Simone de Beauvoir, cette analogie devient l'argument porteur d'une théorie féministe, dont nous sommes les héritiers. On attribue à la bourgeoisie, honnie et écrasée de mépris, un matérialisme sans fioritures qui, en fait, est engrainé dans la pensée marxiste. Laquelle, sans le savoir, fait écho aux aristocrates du XVIIIème siècle. C'est la noblesse qui dédaignait la jalousie comme « ridicule bourgeois » !

L'autre réduction de l'amour à du réel nu et cru, c'est la médicalisation. Il suffit de lire un certain nombre d'études « psy » ou de livres sur le bonheur ; il suffit de fréquenter les sites de coaching existentiel, qui débitent toutes sortes de modes d'emploi de la vie, pour se retrouver dans une banalisation dogmatique et intimidatrice de la jalousie, comme pathologie à soigner.

La philosophie, si l'on se souvient de la réflexion sur la dialectique de la reconnaissance chez Hegel, sur le souci, l'angoisse et l'inquiétude chez Heidegger et dans la phénoménologie française, devrait nous aider à penser la nature contingente et événementielle de l'amour, dont la jalousie prolonge l'expérience vécue.

**iPhilo: Dans les *Dialogues* – ou *Confessions bis* – Rousseau écrit : « Détournées de leur objet par des obstacles, (les passions) s'occupent plus de l'obstacle pour l'écarter que de l'objet pour l'atteindre ». N'est-ce pas là une belle définition d'une mauvaise jalousie, qui fait penser au ressentiment de Nietzsche ou à la haine aigri de l'homme du souterrain de Dostoïevski ? Cette jalousie qui rabougrit le désir n'est-elle pas tout le contraire de la jalousie antique ?**

**GS :** La mauvaise jalousie que vous évoquez a partie liée avec l'envie – ce souhait de priver autrui de biens qui lui appartiennent ou qui lui échouent. C'est une souffrance qui se focalise sur la personne qui vient interférer avec le couple, le briser parfois. Je veux détruire le rival, la rivale. Or, cette personne qui s'entrepasse entre vous et moi peut être pensée, comme vous le dites, dans le langage de l'obstacle. Ce langage est mis à l'honneur dans la théorie des passions de Thomas Hobbes, qui redéfinit la colère exactement dans ces termes. Contre la tradition aristotélicienne d'une colère qui répondrait à une offense imméritée, Hobbes affirme que nous nous emportons contre des êtres animés et inanimés, tout simplement lorsqu'ils se mettent en travers de la trajectoire de notre désir. C'est mécanique. Ce Hobbésien compliqué qu'est Rousseau, ajoute ses propres variations sur ce thème. Ainsi, Émile amoureux et jaloux traitera tout homme qui lui disputerait l'amour de Sophie « *comme un obstacle*, sans le haïr comme un ennemi ». Il tâchera de mériter l'estime de Sophie. « Son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ose entrer en concurrence avec lui ». Il se conduira en gentleman. C'est un tournant, dans l'histoire philosophique de la colère érotique – que nous appelons jalousie.

**[Pour aller plus loin : Giulia Sissa, \*La jalousie. Une passion inavouable\*, éd. Odile Jacob, 2015.](#)**